de DIEU ; et ce fut dans ces dispositions ferventes qu'il expira, le 23 avril 1917, à l'âge de 63 ans, dont 43 de vie religieuse et 39 de sacerdoce.

R. I. P.



IV. — R. P. Michel MÉRER, 1851-1920 (932).

Il est regrettable que les archives de la Province d'Alberta-Saskatchewan soient, à peu près, muettes sur les quatorze années qui précédèrent la nomination du Père MÉRER à la Mission de Saint-Albert. Nul doute qu'une gerbe abondante de traits fort édifiants n'y eût été facilement cueillie.

Mais, puisque nous n'en pouvons rien savoir, nous n'en pouvons rien raconter ; et force nous est de nous contenter d'un aperçu banal. Le Père MÉRER préféra, toujours, l'oubli à la louange ; cet oubli le suit jusque dans la tombe, et il marque notre récit d'un trait de conformité avec le caractère même du cher disparu.

Tout en regrettant cette lacune forcée, il nous est doux de penser que ces années du jeune Missionnaire, pour être restées ignorées des hommes, n'en ont été que plus fécondes et plus précieuses devant DIEU.

Michel-Joachim MÉRER naquit, le 19 juin 1851, à Plouézoc'h, bourg des environs de Morlaix (Finistère).

Les années de son enfance se passèrent à l'ombre d'un foyer chrétien. Il eut, pour nourrir son âme, les exemples des fortes vertus de la race bretonne, l'affection tendre mais sans faiblesse d'une sainte mère, les conseils d'un pasteur éclairé et l'heureuse influence de l'école chrétienne.

A l'âge de quatorze ans, il entrait, comme pensionnaire, au Petit Séminaire de Saint-Pol-de-Léon, situé à quelques lieues du village natal.

Avait-il déjà entendu l'appel au sacerdoce et à la vie religieuse ? Nous ne saurions le dire ; il est plus probable qu'il fut de ces nombreux enfants, élite de la jeunesse des paroisses bretonnes, que des prêtres, soucieux de

l'avenir du ministère sacerdotal, choisissent avec soin et commencent à former et à instruire au presbytère. Ils tracent les sillons et jettent la semence ; celle-ci germe et grandit par les soins du petit séminaire ; et l'Église recueille la moisson.

Saint-Pol vivait encore du souvenir des vertus héroïques qu'y avait pratiquées un autre Morlaisien, François-Marie CAMPER, avant son entrée chez les Oblats. Le jeune Michel était donc à bonne école ; et nous sommes fondés à croire qu'il dut s'inspirer de ce modèle, dans sa vie de séminariste, et que le renom de sainteté de François-Marie et le chemin suivi par ce dernier contribuèrent beaucoup à orienter les désirs de notre jeune étudiant vers la vie religieuse et apostolique.

Après sept ans d'études classiques, notre séminariste subit avec succès l'examen d'entrée au grand séminaire et poursuivit sa route, sans un regard en arrière.

Il entra au Grand Séminaire de Quimper ; mais, au bout de deux ans, après avoir pris conseil de son directeur, il embrassait la voie des parfaits et entrait au Noviciat des Oblats, à Nancy.

Passant, ensuite, au Scolasticat d'Autun, il y fit son oblation perpétuelle, le 8 décembre 1876 ; puis, ses études théologiques terminées, il fut ordonné prêtre, dans la Cathédrale de cette ville, le 14 juin 1878 (1).

Le 25 du même mois, l'obéissance l'envoyait au Vicariat de Saint-Albert...

Arrivé à son poste, le jeune Missionnaire se mit, avec courage, à l'étude de la langue crise et de l'anglais. Et, au bout de quelques mois (25 mars 1879), Mgr GRANDIN confiait à son zèle la Mission de Notre-Dame de Lourdes, au Fort Saskatchewan.

(1) Voici les dates exactes d'initiation religieuse et ecclésiastique du R. P. CAMPER : — *a*) 9 août 1873, Tonsure, à Quimper ; *b*) 10 août 1874, Ordres mineurs, à Quimper ; *c*) 14 octobre 1874, Prise d'habit, à Nancy ; *d*) 15 octobre 1875, Vœux temporaires, à Nancy ; *e*) 16 octobre 1875, Arrivée au Scolasticat d'Autun ; *f*) 8 décembre 1876, Oblation perpétuelle, à Autun ; *g*) décembre 1876, Sous-Diaconat, à Autun ; *h*) 4 juin 1877, Diaconat, à Autun ; *i*) 14 juin 1878, Prêtrise, à Autun.

Successivement, jusqu'à l'année 1892, il exerça le ministère dans les Missions, métisses ou indiennes, du Fort-Pitt (1880-1881), du Lac-en-Long (1881-1883), de Saint-Albert (1883-1885), de la Rivière-Bataille (1885-1886), du Lac-d'Oignon (1886-1889), et du Lac-La-Selle (1889-1892)...

Le 15 juillet 1892, le P. Mérer était nommé Supérieur de la Mission de Saint-Albert. Cette mission était, alors, le centre religieux de l'immense Vicariat confié au zèle du vénéré Mgr Vital Grandin. Elle était la résidence de l'évêque et abritait une nombreuse communauté de Pères, chargés des postes environnants, de Frères, employés aux travaux de la maison et de la ferme, et de domestiques, dont plusieurs, s'étant consacrés aux missions, étaient les familiers de la maison. C'est à Saint-Albert que se traitaient les affaires du Vicariat ; on s'y réunissait pour la retraite annuelle ; le missionnaire, oblat ou séculier, y venait se reposer de ses fatigues, voir son évêque, goûter la compagnie de ses frères, et repartait, ensuite, avec une nouvelle provision de courage.

La paroisse ne comprenait pas que les familles métisses semées, çà et là, sur un vaste territoire ; un noyau assez compact de blancs peuplait le village, au pied de la colline ; les colons de l'est commençaient aussi à arriver et plusieurs même s'étaient déjà établis sur le territoire de la paroisse.

A quelques pas de la Mission, le Couvent d'Youville, que dirigeaient les Sœurs Grises, entretenait une centaine d'enfants et comprenait, dans ses murs, l'École indienne, l'Orphelinat et le Pensionnat.

Dans cette tâche, si difficile par sa variété même, le Père Mérer déploya un zèle d'apôtre, un profond esprit religieux et de remarquables qualités de gouvernement.

Il continua d'être, pour les Indiens et Métis de Saint-Albert, l'homme au cœur bon et dévoué qu'il avait été pour tant d'autres. Toutes les âmes lui étaient chères ; il n'en négligeait aucune ; mais à ces pauvres et à ces petits il donnait le meilleur de son cœur. Il les accueillait, toujours, le sourire aux lèvres et n'avait pour eux que des

paroles de bonté. Quand ils venaient le voir, il était tout à eux ; et, si futile ou si importun que fût l'objet de leur visite, il usait avec eux de cette charité patiente sans laquelle le plus beau zèle ne récolte que des déboires. Après l'échange des salutations d'usage, il allumait sa pipe et attendait, en silence, l'exposé de leur requête. Il écoutait leurs discours, sans les presser, ne contredisant rien, s'informant de leur famille et des choses qui les intéressaient, puis leur donnant quelques secours, selon ses moyens. L'Indien n'avait pas toujours obtenu tout ce qu'il demandait ; mais il partait content.

Dans toutes les réserves où il a exercé le ministère, le P. MÉRER a laissé le souvenir de l'homme bon par excellence, — beaucoup, parmi les Indiens, ont su le reconnaître.

A l'époque de la fête de Sainte Anne, les nombreux Indiens — qui venaient, des réserves les plus éloignées, pour faire leur pèlerinage au Lac Sainte-Anne — passaient par Saint-Albert et se faisaient un devoir de venir serrer la main de celui dont ils n'avaient pas oublié la bonté.

Dans bon nombre de foyers métis, le portrait du Père MÉRER était pendu à côté de celui de Mgr GRANDIN.

Quelques mois après sa mort, une pauvre femme, venue de deux cents milles en visite à Saint-Albert, se rappelait avec émotion son bienfaiteur d'autrefois. Lorsqu'elle revit son portrait, elle demeura les yeux fixes, le regardant sans mot dire. Puis de grosses larmes roulèrent sur ses joues ; elle prit son chapelet et dit avec les accents d'une profonde tristesse :

— « Ah ! il nous aimait, ce bon prêtre ! »

Ce juste témoignage de cœurs reconnaissants, le Père MÉRER eut vite fait de l'obtenir de tous ses paroissiens. Combien de ces braves gens, dans la misère des débuts, ont trouvé, dans les multiples ressources de sa charité, le moyen de passer ces temps douloureux et d'attendre des jours meilleurs, sans trop souffrir !

Que sa bonté, toujours compatissante, ait pu, quelquefois, être taxée de faiblesse et qu'il lui eût été possible, en des temps plus prospères, d'obtenir de ses parois-

siens plus de support matériel, nous n'avons pas à le discuter ici. Il est certain que le P. Mérer connaissait plus la joie de donner que celle de recevoir ; mais il est aussi certain que son zèle ne faillit jamais à ce qu'il sut être son devoir et que, s'il ne crut pas devoir se montrer plus sévère, c'est qu'il jugeait, pour de bonnes raisons, que les âmes y auraient eu plus à perdre qu'à gagner.

Quoi qu'il en soit, le Père Mérer fut loin de se désintéresser du bien temporel de sa paroisse : nul ne travailla, plus que lui, à trouver parmi ses ouailles les ressources nécessaires à l'érection de la future Cathédrale de Saint-Albert. Par ses soins, les collectes faites à domicile ou à l'église, les bazars de charité, les travaux gratuits obtenus des plus pauvres, rendirent possible, dès 1904, la construction d'un vaste soubassement — lequel s'achevait deux ans plus tard. Et, malgré les incertitudes du lendemain, son zèle ne se lassa point : il continua de travailler pour le temple futur. Et, lorsqu'il quitta la paroisse, il laissait à son successeur une réserve de huit mille dollars ($ 8.000), pour aider à l'achèvement de l'édifice...

Mais le Père Mérer avait, par-dessus tout, le souci du bien des âmes. Dès qu'il s'agissait de porter secours à un malade, rien ne l'arrêtait.

On l'appelle, un jour, par un temps affreux, pour une malade qui demeure à 17 milles. La pluie ne cesse de tomber, et les chemins sont des rivières de boue. Le Père n'hésite pas : il endosse un vêtement de toile cirée — et part, à la grâce de Dieu. Le soir, il rentre, couvert de boue, brisé de fatigue, mais surtout le cœur brisé de douleur : il était arrivé trop tard, — il en demeura longtemps attristé...

Une autre fois, pour ne pas risquer d'arriver en retard, il prend les chemins de traverse et se dispose à traverser la rivière à gué ; mais le dégel rapide a produit une crue très forte. Il passe, quand même, et en est quitte pour un bain glacé. L'asthme dont il souffrait ne s'en trouva pas mieux...

Quand il s'agissait de ses chers Indiens, il semblait compter encore moins la fatigue.

Un jour de Saint Michel, pendant la récréation qui suivit le dîner, on vient lui dire qu'un Indien d'une réserve voisine demande à le voir. Bien qu'il lui eût donné les Sacrements, la veille, le Père, dont c'était la fête, quitta aussitôt la joyeuse compagnie de ses hôtes, pour aller consoler ce pauvre homme et l'aider à sanctifier ses derniers moments...

Un autre ministère cher à son cœur de prêtre, c'était le catéchisme. Il ne négligeait rien pour que tous les enfants confiés à ses soins fussent convenablement instruits des vérités de la Religion. Il faisait toujours le catéchisme lui-même, et seule une raison grave eût pu l'induire à s'en dispenser.

Ne pouvant suffire seul à l'instruction d'un si grand nombre d'enfants, il les avait divisés en plusieurs catégories, selon leur langue et leur degré d'instruction. Il avait, judicieusement, choisi ses aides, se réservant l'instruction des enfants de langue crise et de langue anglaise.

Chaque dimanche, aux autres travaux du ministère, il ajoutait l'enseignement du catéchisme ; à partir du premier lundi de Carême, cet enseignement était donné tous les jours ; et le Père Mérer n'y manquait jamais. Après avoir donné trois quarts d'heure aux enfants de langue anglaise, il passait aux petits Indiens et les instruisait pendant une demi-heure.

Il veillait lui-même à ce que tous les enfants de la paroisse pussent assister au catéchisme ; et, pour cela, il s'occupait de faire placer les enfants de familles plus éloignées soit au couvent soit chez des amis charitables. Durant la dernière semaine, il présidait lui-même aux examens...

Le Couvent — où, vers la fin de son séjour à Saint-Albert, se trouvaient réunis de 250 à 300 enfants, tant orphelins que pensionnaires ou enfants des réserves — était, pour le bon Père, un autre sujet de sollicitudes. C'était pour ces benjamins de la famille qu'il réservait ses tendresses les plus paternelles. Ses visites étaient une

fête pour la bande : d'un mot, dit à propos, il dissipait l'ennui, ramenait la joie sur les fronts, calmait les impatiences chez des natures toujours disposées aux escapades. Il s'informait, avec soin, de leur santé et de leurs progrès. Et il fallait voir comme ces enfants, à son apparition dans les salles à l'heure de la récréation, se pressaient autour de lui !...

Après les vacances, il fallait, de nouveau, rassembler le troupeau ; et ce n'était pas une petite besogne que de courir les réserves, pour aller chercher les retardataires et presser les parents insouciants ou trop faibles. Le Père Mérer se mettait en chemin, sans se plaindre, et profitait de cette occasion pour semer la bonne parole dans les foyers de ses chers Indiens...

Chaque dimanche, il distribuait à ses ouailles le pain de la parole divine, comme un don sacré, dont il était le dispensateur ; et il le fit, toujours, avez zèle et avec fruit. Soucieux de donner, avant tout, aux âmes la nourriture appropriée, en fidèle observateur de l'esprit de nos saintes Règles, il s'attachait, principalement, à la solidité de la doctrine ; il ne négligeait point la forme mais visait, avant tout, à la rendre simple et claire, — et cette simplicité du pasteur n'empêchait pas, au moment propice, la véhémence et le feu de l'apôtre.

Sa parole était goûtée, non seulement de ses ouailles, mais encore des prêtres, religieux ou séculiers, et des communautés religieuses. Jusqu'à sa dernière maladie, il prit un soin tout particulier de ce ministère difficile auprès des âmes consacrées à Dieu. Et s'absenter pour leur prêcher des retraites, c'était ce qu'il appelait ses vacances. Il ne s'accordait, du reste, d'autres loisirs que la diversion d'un travail fait ailleurs.

Dans les dernières années de son ministère à Saint-Albert, sa diction était devenue quelque peu saccadée, par suite de l'asthme dont il souffrait depuis de longues années ; sa voix trahissait la fatigue, et les auditeurs le remarquaient. Aussi, quand il le pouvait, cédait-il, volontiers, cet office à quelque prêtre de passage et disait plaisamment :

— « Il faut bien que les fidèles puissent entendre, quelquefois, une cloche non fêlée ! »

Mais, s'il prêchait moins souvent, il faisait encore beaucoup de bien par des conseils. Beaucoup de personnes du monde venaient le consulter dans leurs difficultés. Ses frères en religion, ainsi que les prêtres séculiers, connaissaient sa sagacité, sa prudence et la droiture de son jugement. C'est à lui qu'ils avaient recours dans leurs doutes.

Étant, depuis longtemps (1894), du Conseil d'administration, il avait acquis une grande connaissance des affaires diocésaines. Il n'est donc pas étonnant qu'à plusieurs reprises, en l'absence de Mgr LEGAL, il ait été chargé de l'administration du diocèse ; et, chaque fois, il s'acquitta de cette charge à la satisfaction de tous.

En 1908, Mgr LEGAL lui donna une nouvelle marque de confiance, en le nommant son théologien pour le Concile national de Québec.

Deux fois aussi, en 1898 et en 1914, il fut choisi pour représenter les Oblats du Vicariat au Chapitre général. Mais, la seconde fois, les événements que l'on sait ne lui permirent pas de se rendre jusqu'à Rome ; et, lorsque, la paix signée, le Chapitre eut lieu, le pauvre Père était abattu par la maladie et se préparait au grand voyage de l'éternité...

Le Père MÉRER a laissé, à Saint-Albert, le souvenir de toutes les vertus religieuses, pratiquées avec constance et fidélité. Il avait compris que le plus beau zèle est stérile, s'il ne plonge ses racines dans la vie intérieure. Aussi la régularité aux exercices, l'observation du silence et la fidélité aux usages de la Congrégation étaient-ils en honneur à la Maison de Saint-Albert ; et leur observance était rendue d'autant plus facile et plus joyeuse que le Supérieur lui-même donnait, à cet égard, le plus bel exemple.

Après avoir consacré son temps et ses forces au soin des âmes dont il avait la charge, le Père MÉRER ne trouvait pas de plus doux repos que le silence de sa cellule et l'assiduité aux exercices communs.

S'il se prêtait, avec toute sa bonté, aux visites utiles,

les visites banales ou trop prolongées étaient pour lui un supplice ; aussi était-il heureux, quand la cloche sonnait quelque exercice, d'en profiter pour y mettre fin. Poliment, il congédiait alors son visiteur, s'excusant d'être appelé ailleurs.

Seul, un motif grave eût pu lui faire manquer un exercice. Il ne jugeait pas que la fatigue fût un motif suffisant pour cela et, sous ce rapport, si la bonté l'emportait quand il s'agissait des autres, il se montrait toujours très sévère pour lui-même.

De retour de France, après un pénible voyage de trois semaines, il se met, immédiatement, aux exercices communs, sans en excepter un seul. A l'oraison du soir, la fatigue l'emporte, et le Père cède, quelque temps, au sommeil. Au souper, il demande s'il avait dormi.

— « Même un peu plus », lui répond quelqu'un.

Le Père en fut peiné et reprocha, avec quelque amertume, à son voisin, de n'avoir pas eu la charité de l'éveiller.

Il aimait la récitation du bréviaire en commun et tenait à ce que l'usage en fût conservé. Et, s'il arrivait que les travaux du ministère ou la mauvaise santé des Pères obligeât de l'interrompre pour quelque temps, il se faisait un devoir de le réciter à la chapelle.

Il n'omettait jamais de célébrer la sainte Messe, chaque jour, et il la disait avec une grande piété. Ce fut pour lui un grand chagrin, quand, ayant eu une épaule brisée dans un accident de voiture, il dut être privé, pendant trois semaines, du bonheur d'offrir le saint Sacrifice. Dans sa dernière maladie elle-même, alors qu'il pouvait à peine se tenir debout, il ne laissa pas de célébrer, presque chaque jour. Il trouvait, dans cette demi heure avec son Dieu, même au prix de nouvelles souffrances, la force de supporter son long martyre...

Le Père Mérer avait pour sa communauté l'amour d'un père pour ses enfants. Il visitait, souvent et paternellement, les malades, leur rendant les services les plus humbles. Il montrait la même charité envers d'anciens serviteurs de la Mission, hospitalisés à la communauté : il n'oubliait rien pour leur soulagement corporel, les

veillait dans le danger et, de son mieux, les préparait à la mort...

En récréation, on aimait beaucoup sa conversation agréable et enjouée. Et, comme il aimait beaucoup les bons livres, il pouvait converser, avantageusement, avec les nombreux et distingués visiteurs qui se rendaient à Saint-Albert. Son langage était empreint de bonhomie et de simplicité, avec une note de distinction qui charmait ses auditeurs.

Quand la conversation languissait, il proposait volontiers une partie de cartes ; lui-même s'y mettait avec le meilleur entrain, savait gagner sans une joie outrée et perdait sans se fâcher...

Économe, il ne se montra ni prodigue ni avare. Quelle que fût la modicité de ses ressources, il faisait l'aumône aux pauvres, discrètement et selon ses moyens. Il ne voulait pas de superflu ; mais il tenait beaucoup à ce que chaque Père ou frère fût bien pourvu du nécessaire, surtout contre le froid de l'hiver. La table était toujours abondante, sans rien de recherché ; pour les visites de circonstance, la basse-cour fournissait les extras convenables. L'abstinence de vin et de toute boisson fermentée était la règle à Saint-Albert, et elle s'y observait rigoureusement. Une fois, cependant, le Père Mérer osa demander et obtint la permission de mettre du vin sur la table. Il fallait que la circonstance fût, vraiment, bien extraordinaire. C'est que M. Étienne Lamy, de l'Académie française, était, ce jour-là, le visiteur de marque à Saint-Albert...

. . . .

Pendant de longues années, notre Congrégation ne posséda qu'un seul scolasticat dans l'Amérique du Nord, — le Scolasticat Saint-Joseph d'Ottawa.

Cependant, nos Missions s'étendaient du Pôle Nord jusqu'au Golfe du Mexique. Et, partout, le besoin de Missionnaires se faisait sentir, tous les jours, de plus en plus pressant.

Sans doute, l'Europe — et la France, en particulier —

travaillait à nous envoyer des apôtres. Mais, outre que l'Europe avait, elle aussi, un grand besoin de prêtres et que, d'autre part, bien des causes contribuaient à tarir, ou du moins à entraver le recrutement des vocations sacerdotales, nos Missions d'Amérique, obéissant au développement prodigieux qui transformait rapidement le pays, au double point de vue économique et politique, nos Missions devaient élargir et transformer leurs conditions d'apostolat. A cette œuvre, nos seuls Missionnaires d'Europe ne pouvaient suffire.

Du reste, arrivé à un certain degré de développement, chaque pays doit, normalement, pourvoir au recrutement de son propre clergé. Le clergé indigène — possédant, par sa naissance, le tempérament intellectuel et moral des populations à évangéliser et restant, par sa formation sur place, en contact avec le milieu où, plus tard, devra s'exercer son action — devient, comme par une conséquence toute naturelle, la forme et l'âme du troupeau — *forma gregis*.

Successivement, nos deux Provinces des États-Unis, Nord et Sud, eurent leur Scolasticat, — rameaux détachés de l'*Alma Mater* d'Ottawa.

Ces essaims auraient dû, semble-t-il, laisser au Scolasticat d'Ottawa de l'espace pour abriter, longtemps encore, de nombreuses générations de futurs apôtres. Mais les immenses territoires du Nord-Ouest canadien réclamaient, à grands cris, des Missionnaires, — surtout, des Oblats. Pour répondre à cet appel, nos chefs de Provinces ou de Vicariats recrutaient des sujets, ouvraient des Juniorats. Mais il n'y avait que le Scolasticat d'Ottawa pour abriter ces recrues.

Dès 1916, le R. P. Guillaume Charlebois, Provincial du Canada, avertit les Provinciaux de l'Ouest que son Scolasticat était trop étroit pour abriter leurs sujets. La Providence indiquait, clairement, que le temps était venu d'une nouvelle expansion de notre Famille religieuse dans l'Ouest.

Après de nombreux pourparlers avec l'Autorité suprême de la Congrégation, la fondation d'un nouveau

Scolasticat pour l'Ouest canadien fut décidée. Cette décision fut prise, le jour de l'Ascension 1917, à Ottawa, par les RR. PP. Guillaume Charlebois, Provincial du Canada, Charles Cahill, Provincial du Manitoba, et Henri Grandin, Vicaire de l'Alberta-Sackatchewan ; et l'ouverture du nouvel établissement fut fixée au mois de septembre suivant.

Le Canada, le Manitoba, l'Alberta-Saskatchewan et la Colombie anglaise s'engageaient à fournir les membres du personnel enseignant.

Restait à trouver le Supérieur pour cette œuvre importante et difficile. Professeurs et élèves étant étrangers à l'Alberta, le Supérieur devait naturellement être un Oblat de cette Province, possédant l'estime et la sympathie du clergé, séculier et régulier, du diocèse. De cette façon, l'œuvre nouvelle, par son chef, se trouverait adaptée à son nouveau milieu vital. Il nous fallait, comme Supérieur, un homme d'expérience, un homme d'étude, un religieux modèle, capable d'entraîner, par son exemple, tous ses sujets dans la voie de la perfection religieuse et sacerdotale ; il nous fallait un homme qui aimât les jeunes gens, capable de les comprendre et de conquérir leur confiance, leur estime et leur affection. Cet homme-là, tous le nommaient, d'un seul et unanime élan : c'était le R. P. Mérer.

Mais il fallait quelque chose de plus à notre futur Supérieur, car un scolasticat est une œuvre très spéciale, et, avec un rare bonheur d'expression, le R. P. Grandin, qui avait fait du Scolasticat l'œuvre de sa vie, avait dit : « *Je veux que notre Scolasticat repose sur de solides traditions.* » C'était dire, équivalemment, que le Scolasticat d'Edmonton devait être, dans l'Ouest canadien, la copie vivante du Scolasticat de Montolivet, d'Autun, de Liège, de Rome, d'Ottawa, etc. Mais comment le R. P. Mérer, saurait-il être l'inspirateur et le gardien de ces traditions, — lui dont toute la vie s'était dépensée à l'évangélisation des Indiens ou à la direction des paroisses ?

C'était une difficulté, mais qui fut vite résolue, car le R. P. Mérer pouvait compter sur son personnel ; et,

du reste, formé lui-même, à Autun, à l'école du R. P. Rambert et du R. P. Martinet, il n'avait qu'à raviver ses souvenirs pour réaliser, à Edmonton, le mot du R. P. Grandin : Établir le nouveau Scolasticat sur de fortes et authentiques traditions.

Le R. P. Mérer semblait donc bien l'homme de la situation.

Mais était-ce bien sage ou, simplement, prudent d'imposer un tel fardeau à un vieillard, qui pouvait songer beaucoup plus à un repos bien mérité qu'à entreprendre une œuvre nouvelle ?

Devenir Supérieur du Scolasticat, c'était pour le R. P. Mérer renoncer au ministère actif qui avait été le travail de toute sa vie ; c'était quitter Saint-Albert, où, pendant vingt ans, il avait vécu dans l'intimité de Mgr Legal, où tous lui étaient profondément attachés, où chaque paroissien le considérait comme un père ; c'était quitter la Mission, aux pieux souvenirs, où avait vécu et était mort Mgr Grandin : c'était briser les liens les plus doux et les plus forts que la vie avait formés dans le cœur de ce vieillard si bon, qui vivait surtout par le cœur et par la bonté ; c'était briser avec un long et glorieux passé, au moment même où il pouvait jouir de son labeur et recueillir les fruits d'un pénible ministère.

Humainement parlant, il y avait là un obstacle insurmontable. Mais, dans les œuvres de Dieu, c'est la foi qui doit éclairer et dicter la conduite. C'est la foi qui dicta l'obédience du R. P. Mérer, et c'est la foi qui la lui fit accepter. En recevant l'ordre de l'Autorité, sans faire aucune allusion aux sacrifices qu'on lui demandait, il fit, simplement, observer qu'il ne se croyait pas capable d'une telle entreprise, mais en ajoutant, aussitôt : « *Toutefois, je suis l'homme de l'obéissance.* » Et il obéit.

Et, deux semaines avant l'arrivée de ses étudiants, il était installé à Edmonton, comme Supérieur du Scolasticat et Curé en titre de la Paroisse Saint-Joachim...

L'œuvre, à ses débuts, fut, comme toutes les œuvres de Dieu, marquée au coin de l'épreuve et du sacrifice ; mais les consolations aussi ne furent pas ménagées ; car

une ferveur intense et une charité admirable caractérisèrent l'esprit de la communauté naissante. Du reste, la première organisation fut rapide et le nouveau Scolasticat fut bientôt à même de suivre la marche régulière des établissements de ce genre.

Rien de plus facile que de définir la vie d'un Supérieur de Scolasticat. Elle est partout la même et tient en trois lignes : présider aux exercices de la communauté, — veiller au bon ordre, au maintien de la discipline et à l'observance de la règle, — préparer ses conférences spirituelles et ses classes de règle, — adresser régulièrement aux Autorités majeures les rapports exigés par la Règle, — être toujours à la disposition de tous et de chacun pour encourager, consoler, rectifier, etc., — en un mot, diriger le mouvement complexe qui conduit les vocations religieuses et sacerdotales à leur terme, sous le regard de DIEU.

Mais, si le programme de vie d'un Supérieur de scolasticat est à peu près le même partout, la manière de l'exécuter varie avec les individus, chacun y apportant le cachet de son esprit, de son caractère, de ses défauts ou de ses qualités et de ses vertus.

Le R. P. MÉRER fut, au Scolasticat, ce qu'il avait toujours été : un homme d'une grande foi et d'un grand cœur. Ce sont les deux caractéristiques de sa vie.

Homme d'une grande foi, il le fut par sa piété exemplaire, par sa fidélité aux exercices religieux, sa dévotion spéciale au Sacré Cœur de JÉSUS et à la Très Sainte Vierge MARIE, par son insistance sur la nécessité de la vie cachée et des vertus qu'elle exige (humilité, recueillement, esprit de foi, mortification, etc.) ; il le fut par l'importance qu'il attachait aux observances religieuses, sur lesquelles il appuyait avec une singulière insistance.

Chaque fois qu'il visitait les malades, il avait pour eux une parole de foi ; et il ne les quittait jamais, sans leur tracer sur le front le signe de la croix. Son confesseur dut observer à son égard cette même pratique, chaque fois qu'il alla le visiter, durant la longue maladie qui le conduisit au tombeau.

Homme d'un grand cœur, il aima ses Scolastiques d'une dilection touchante. Il avait pour eux l'affection du patriarche Jacob pour Joseph et Benjamin : par sa tendresse, il était plutôt un grand-père et, dans le gouvernement des âmes, ses préférences marquées étaient pour le *suaviter*, qui l'emportait toujours sur le *fortiter*.

Cette affection, les Scolastiques la lui rendaient, avec les charmes et la simplicité de l'enfance.

Très souvent, les récréations offraient le spectacle familial du Supérieur, fumant sa pipe, assis sur un radiateur du corridor ou sur le dernier degré de l'escalier, entouré d'un groupe compact de Scolastiques, et, là, égrenant ses souvenirs de Missionnaire, parlant de Mgr Grandin, des Oblats qui ont établi, arrosé et fécondé, de leurs sacrifices et de leurs travaux, nos Missions du Nord-Ouest canadien.

L'affection était un besoin de son cœur ; mais ses préférences allaient, comme spontanément, à la maladie et à l'épreuve. Il veillait sur ses malades avec une attention maternelle ; et, jusque dans les moments les plus douloureux de sa dernière maladie, il s'intéressait aux moindres épreuves de ses sujets, comme s'il oubliait lui-même ses propres souffrances.

Ceci n'est qu'un écho affaibli du bien qu'il a fait dans l'intimité des conversations. Cet homme de Dieu avait le don de parler au cœur et d'obtenir, par là, les plus grands sacrifices. Dieu seul connaît tout le bien qu'il a opéré ainsi dans le secret des âmes...

Depuis assez longtemps déjà, le R. P. Mérer était miné, sournoisement, par le mal qui devait l'emporter mais dont, alors, on ne connaissait pas encore la nature.

En septembre 1919, une crise aiguë d'obstruction intestinale l'obligea de se rendre au grand Hôpital tenu, à Edmonton, par les Sœurs de Charité (Sœurs Grises), de Montréal. Bientôt, les médecins conjecturèrent l'existence d'un cancer aux intestins. Dès les premiers jours d'octobre, trois docteurs, en consultation, constatèrent l'existence du cancer et jugèrent une opération urgente, non

pour sauver le malade, — il était trop tard — mais pour le soulager et prolonger sa vie.

L'opération eut lieu, et le soulagement fut immédiat. Mais le vénéré malade se trouvait réduit à une condition extrêmement pénible. Les soins difficiles auxquels il fut, dès lors, obligé de se soumettre devaient être, pour sa délicatesse native, un douloureux calvaire. Il en a souffert, et pour lui-même et pour l'infirmier chargé de les lui donner.

Cependant, quelques jours après cette opération, la condition du malade s'aggrava, tout à coup ; et les médecins, ainsi que la religieuse garde-malade, annonçaient la fin comme imminente.

Le vénéré Père se prépara à la mort, avec la foi et le calme d'un saint. La communauté vint lui faire ses adieux et recevoir de lui une dernière bénédiction. Il nous dit qu'il offrait à DIEU sa vie pour notre double œuvre du Scolasticat et du grand Séminaire. A chaque instant, il demandait, au Père qui l'assistait, combien il lui restait de temps à vivre, comme s'il avait hâte de partir pour le Ciel.

Mais, à l'heure même où l'on attendait le fatal dénouement, un mieux se produisit ; et, le lendemain matin, tout danger immédiat avait disparu.

Le malade se résigna à vivre et à souffrir. Mais il va sans dire que rien ne fut épargné pour essayer d'enrayer les progrès du mal. Malheureusement, science, dévouement, prières restaient impuissants devant la mort — qui, lentement mais sûrement, faisait son œuvre.

Les médecins, à bout de ressources, conseillèrent d'envoyer le malade au fameux institut des Docteurs Mayo, frères, à Rochester (Minnesota). Dès que le R. P. MÉRER fut assez fort pour supporter le voyage, il partit, en compagnie du médecin de la maison. Le R. P. GRANDIN avait pris les devants, pour préparer l'installation. A Rochester, le malade fut soumis, pendant près de deux semaines, à une série d'examens très minutieux.

Un jour, enfin, le R. P. GRANDIN nous adressait de Rochester un télégramme, annonçant que, le lendemain,

le Dr. Charles Mayo, médecin en chef de l'établissement, opérerait lui-même le R. P. MÉRER.

Il y avait donc espoir de guérison : ce fut, pour nous, un rayon de confiance, et nous redoublâmes de prières pour le succès de l'opération.

Mais, le lendemain, un nouveau télégramme du R. P. GRANDIN annonçait que l'opération avait découvert des tumeurs cancéreuses, insoupçonnées du diagnostic. Cette fois, c'était bien la fin, et il n'y avait plus qu'un miracle pour guérir notre vénéré malade.

Deux semaines après, le R. P. MÉRER nous revenait. Après avoir passé deux mois à l'hôpital de nos bonnes Sœurs Grises, il voulut reprendre sa place au sein de la communauté du Scolasticat — où il demeura jusqu'à la fin du mois de juin.

A cette époque, nos Scolastiques se rendent à Saint-Albert, pour y passer leurs deux mois de vacances. Le R. P. MÉRER les y suivit, faisant ses adieux à Edmonton, où il ne pensait plus revenir. A Saint-Albert, il fut installé dans la chambre même où avait vécu et où était mort Mgr GRANDIN et qui était devenue, ensuite, la chambre de Mgr LEGAL. C'est là qu'il voulait mourir.

L'été se passa avec des alternatives de mieux et de pire.

Le 14 août, le R. P. GRANDIN — qui devait partir, le lendemain, pour se rendre au Chapitre général — vint faire ses adieux à la communauté de Saint-Albert et, en particulier, au R. P. MÉRER, qui avait toujours été son compagnon très cher. Ce devait être la dernière fois que ces deux amis devaient se voir sur la terre ; l'un et l'autre le savaient. Ce qui se passa entre ces deux grands cœurs, au moment des suprêmes adieux, probablement personne que DIEU seul ne le saura jamais. Mais, pendant l'entrevue, qui eut lieu dans la chambre du malade, nous avions tous le cœur angoissé ; et, lorsque les deux amis reparurent, on pouvait lire, sur leurs visages, une profonde émotion — dominée, pourtant, par la sérénité de la foi.

Cependant, la fin des vacances approchait, et la com-

munauté du Scolasticat se préparait à revenir à Edmonton. A la pensée de ce départ, le R. P. Mérer sentait faiblir sa résolution de ne plus quitter Saint-Albert. D'autre part, les Sœurs de l'Hôpital Général, qui le vénéraient comme un père et un bienfaiteur, insistaient pour qu'il vînt finir ses jours dans leur établissement, où elles pourraient lui prodiguer leurs soins et leur dévouement.

Ainsi fut fait. Dès les premiers jours de septembre, il vint s'installer à l'Hôpital Général — où il devait mourir, le 26 décembre suivant.

Nous ne saurions passer sous silence la conduite héroïque de notre cher Frère convers Henri Guibert, qui se constitua le garde-malade du R. P. Mérer et lui prodigua ses soins, jour et nuit, avec un savoir-faire et un dévouement au-dessus de tout éloge.

Pendant tout le temps de sa maladie, le R. P. Mérer fut ce qu'il avait été toute sa vie : un admirable modèle d'esprit de foi. Jamais il ne fit entendre une plainte ni un murmure. Le seul regret qu'il éprouvait, ce fut de ne pouvoir plus travailler pour le Scolasticat, juste au moment où deux années d'expérience lui auraient permis d'y consacrer la pleine mesure de ses forces et de ses talents.

Il y avait dans cette résignation, vu les circonstances, plus qu'une vertu ordinaire : il y fallait de l'héroïsme. Mais, à nul moment, son esprit de foi ne se manifesta avec plus d'éclat que le jour où il apprit que son état était désespéré.

A Rochester, on ne lui avait pas fait connaître le résultat de son opération. Il nous revenait dans une illusion totale, convaincu de sa prochaine et complète guérison ; et il ne cessait de parler de ses projets et de ses espérances. C'était un spectacle navrant de l'entendre parler ainsi à ses amis, qui connaissaient la triste réalité.

Dès le lendemain de son arrivée à Edmonton, son confesseur lui apprit toute la vérité, avec le verdict des Docteurs Mayo — qui lui donnaient, au plus, huit mois à vivre.

Ce qui sortit de son cœur et de ses lèvres, à cette nouvelle qui détruisait toutes ses illusions et brisait tout son espoir, ce ne fut pas seulement un acte de résignation et de soumission à la volonté de DIEU : ce fut une manifestation de chaude et profonde reconnaissance au messager de la mort. Il est difficile de concevoir quelque chose de plus beau, sur la terre.

Sa pensée resta toujours fixée en DIEU : son plus grand soin fut de remplir, fidèlement, ses exercices de piété et de maintenir son âme dans une atmosphère surnaturelle. A quatre reprises différentes, il voulut recevoir les derniers Sacrements ; et il le fit, toujours, dans les sentiments du plus grand esprit de foi.

De sa chambre de longue et douloureuse agonie, il s'unissait au mouvement de sa chère communauté. Il s'informait, avec le plus vif intérêt, de tous et de chacun, — oubliant ses propres souffrances, pour s'occuper de leurs petites épreuves.

Ses plus beaux jours étaient ceux où les nouveaux profès ou les nouveaux ordonnés venaient lui faire leur première visite. Dans ces moments, il laissait déborder son cœur en paroles d'encouragement, en conseils dictés par le plus pur esprit de foi. Avec un accent intraduisible, il parlait du jour de la profession perpétuelle comme du plus beau jour de la vie, le plaçant même au-dessus du jour de l'ordination sacerdotale et de la première Messe.

Cet intérêt pour le Scolasticat, ne se démentit jamais...

Cependant, le mal continuait son œuvre de destruction et imprimait, pour ainsi dire, dans cet organisme, l'annonce prochaine du terme fatal. Parfois, l'on redoutait le coma. Mais non : le vénéré malade garda, jusqu'au dernier moment, son entière lucidité (1).

---

(1) Voici le dernier mot qu'il écrivit, le 15 décembre, à son vénéré Supérieur Général et que celui-ci ne reçut, à Rome, que le 6 janvier suivant, quinze jours après la mort du cher Père :

— « Très Révérend et bien cher Seigneur, — De tout mon cœur, mes vœux de bonne année pour Votre Grandeur et pour

Le dernier jour ressembla aux précédents, avec une faiblesse plus grande. Il passa cette journée, comme les autres, dans la prière et des actes d'abandon à la volonté de DIEU. C'était le 26 décembre 1920.

De bonne heure, dans l'après-midi, le Révérend Père avait demandé qu'on récitât les prières des agonisants — auxquelles il s'associa comme à un exercice ordinaire de vie religieuse.

Le soir, à neuf heures quinze, la fin s'annonçait imminente. Plusieurs religieuses et quelques gardes-malades vinrent s'agenouiller autour de son lit, unissant leurs prières à celles du prêtre qui assistait le moribond. Armé de ses emblèmes religieux (croix d'Oblat, chapelet, livre de Règles), dans un dernier regard d'amour sur le Crucifix, le R. P. MÉRER rendit sa belle âme à DIEU, — à l'âge de 69 ans, dont 44 de vie religieuse et 42 de sacerdoce...

Sa dépouille mortelle fut exposée dans le parloir du Scolasticat. Le lendemain soir, on le transportait à l'église paroissiale, où un grand nombre de membres du clergé séculier et régulier, d'Edmonton, s'étaient joints à nous pour la psalmodie de l'office des morts.

Sa Grandeur Mgr O'Leary, Archevèque d'Edmonton, tint à chanter le service et à présider aux funérailles — qui eurent lieu, à Saint-Albert, au milieu d'un grand concours de prêtres, de religieuses de différentes communautés et de pieux fidèles.

Et, maintenant, le R. P. MÉRER, repose au cimetière de Saint-Albert, non loin de Mgr LEGAL, dans le terrain réservé aux Oblats.

Pendant les vacances, nos Scolastiques vont, tous les jours, prier sur cette tombe si chère...

---

l'Administration Générale ! Je prie pour vous et offre pour vous mes souffrances.

« Tout indique que j'arrive au terme de mon pèlerinage. A la grâce de Dieu, et que sa sainte volonté soit faite !... A DIEU, Très Révérend Père !

« Votre fils aimant — et heureux de mourir Oblat de MARIE,

« Michel MÉRER, *O. M. I.* »

L'année suivante, le 29 septembre, en la fête de Saint Michel, Patron de notre premier Supérieur, toute la communauté du Scolasticat se rendit, avec le R. P. Grandin, Provincial, en pèlerinage au tombeau du R. P. Mérer, pour y réciter un *De profundis*. Mais, dans nos cœurs à tous, c'était plutôt une prière que nous adressions à notre bon Père — qui, nous en étions sûrs, nous contemplait, avec amour, du haut du Ciel.

R. I. P.



V. — R. P. Adrien SAINT-GENEYS, 1828-1901 (311).

Le R. P. Adrien Saint-Geneys se range parmi les premiers Oblats de Marie qui arrivèrent dans l'Ile de Ceylan ; et il y exerça un long et fécond apostolat de 47 ans.

Il était originaire de Mornas, dans le Diocèse de Valence, où il naquit le 28 juillet 1828.

Après avoir fait son noviciat à Notre-Dame de l'Osier, il prononça ses vœux perpétuels, à Marseille, le 6 octobre 1851. Dès avant la fin de son scolasticat, il fut désigné pour les Missions de Ceylan ; et cette perspective de l'apostolat parmi les infidèles exerça sur lui la plus heureuse influence. Il fut ordonné, le 24 avril 1854, et s'embarqua, peu après, pour sa Mission lointaine.

Dès son arrivée, le P. Saint-Geneys s'adonna, sérieusement, à l'étude du tamoul. Sa facilité et ses progrès se manifestèrent bientôt, si bien qu'il arriva à parler cette langue d'une manière remarquable, non seulement pour la prononciation mais encore pour la propriété des termes et l'élégance de la phrase. En peu de temps, il fut capable d'exercer le saint ministère ; et il y déploya tout le zèle d'un jeune apôtre.

Nous ne le suivrons pas dans les postes, si nombreux et si variés, qu'il occupa : il faudrait, pour cela, parcourir